

Dumont, Jean. — “Raymonde April : La réalité ignorée des choses = The hidden reality of things». — Paris Photo.—Spécial Canada : no 20-21 (juin-juill.-août 2002).— P. 52-61

RAYMONDE APRIL : LA RÉALITÉ IGNORÉE DES CHOSES

JEAN DUMONT

L'année de l'invention de la photographie, un journal catholique allemand fustigeait les recherches de Daguerre sous le prétexte que “Dieu avait créé l'homme à son image et qu'aucune machine humaine ne peut fixer l'image de Dieu...” Oublions l'époque et le Dieu vengeur, et revenons à aujourd'hui avec une question qui, sous une forme différente mais presque aussi vaste, ne cesse de hanter la photographie depuis son invention. Quel est le véritable statut des images que nous livre le processus photographique ? Certaines d'entre elles sont avouées, d'entrée de jeu, comme fiction par leurs auteurs, mais combien d'autres, laissées sans définition, bénéficient, au premier regard, du statut d'objectivité face au réel, que leur accorde traditionnellement l'opinion publique, sans en discuter jamais le bien-fondé ?

La production riche et diversifiée de Raymonde April ne fournit naturellement pas de réponse à la question. Aucune production artistique digne de ce nom, et donc vouée au refus de l'immobilité, ne peut constituer une réponse définitive à quoi que ce soit. Par contre, l'apparente familiarité quotidienne des sujets traités par l'artiste et des lieux où ils le sont incite le regardeur à réfléchir profondément à cette question. Interrogation primordiale puisque mettant en cause le regard, l'espace et le temps, elle ne peut que dériver insensiblement vers une inquiétude existentielle face à ce réel qui nous entoure et que, pour nous tranquilliser, nous appelons : la réalité. Malheureusement, le réel n'est pas cette réalité dont nous rêvons. Il n'en est qu'une facette, toujours changeante, toujours mouvante en fonction de nos critères de perception. Et cela est vrai autant pour l'artiste qui choisit ce qui deviendra une image que pour le contemplateur de cette dernière. En fait, nous ne voyons jamais objectivement le monde, nous nous le racontons dans chaque regard. Nous faisons immédiatement et instinctivement des rapports entre les choses qui sollicitent ce dernier. Et ces rapports, comme tous les récits, mettent en jeu non seulement le temps et l'espace mais aussi des éléments tirés de notre propre histoire et de notre expérience du monde. Pour voir ce dernier à l'état brut, il faudrait que nous n'ayons pas de passé, ou que nous soyons privés de toute forme de mémoire. Plongés au coeur d'une sorte de fiction dont la conclusion ne peut que nous échapper, il ne nous reste qu'à nous intéresser à la multitude des éléments qui la composent.

Paradoxalement, Raymonde April nous aide à prendre conscience de cette complexité à la fois limitative et enrichissante, à l'aide d'images qui nous apparaissent si claires et limpides que nous en devenons tout naturellement complices. Ne nous y trompons cependant pas : cette apparente simplicité est souvent le fruit d'un énorme travail de choix, de montage, d'opérations de laboratoire et de mise en oeuvre de toutes les techniques raffinées de la photographie contemporaine. Mais l'artiste ne faisant de ces techniques ni la raison ni le but de son activité, nous ne nous sentons pas étrangers à sa démarche. Pas plus d'ailleurs que nous ne nous sentons tenus à l'écart de ses nombreuses images autobiographiques. Il y a toujours dans ses scènes de groupe, ses portraits et autoportraits des détails curieux, des dos tournés, des visages incomplets, des cadrages inattendus lui induisent chez le regardeur l'idée que l'image qu'il contemple n'est pas une finalité dont il se sentirait exclu, mais le signe d'un temps qui passe et d'un avenir fait de tous les possibles.

Ceux qui se passionnent pour la photographie savent bien qu'on ne se baigne jamais deux fois dans la même rivière. Ils sont confrontés en permanence au phénomène du temps qui passe. Ce temps boulimique qui fait de chaque sujet photographié une absence immédiate, mais aussi ce temps de l'ouverture et de la fermeture de l'obturateur photo, dont le mouvement vole au réel un instant dont il ne témoignera jamais. C'est sans doute pourquoi, artiste renommée d'une discipline dont la tradition veut qu'elle fixe des images, Raymonde April est fascinée avant tout par le mouvement. Nombre de ses clichés témoignent d'ailleurs d'une mobilité potentielle. Dans certaines images, on attend presque qu'une brise légère déplace les cheveux qui cachent un visage ou brouille les gouttes de pluie qui marquent une vitre, D'autres révèlent son attachement aux routes et chemins qui, droits devant son objectif, courent par monts et par vaux vers un horizon lointain. Même si elle déplore que cette possibilité d'évasion s'annule dans la verticalité de la présentation photographique.

Sa dernière présentation, intitulée *Tout embrasser*, est un pas de plus dans cette recherche du sens par le déplacement, si chère à l'art d'aujourd'hui. Puisant dans sa réserve de centaines de photos jamais publiées, elle a monté un film vidéo dont ces clichés sont la matière première. Ils sont empilés sur une table, devant la caméra, et une main anonyme les prélève un à un pour que chaque image emplisse l'écran quelques secondes avant de disparaître pour faire place à la suivante. Ces souvenirs d'un réel qui n'existe plus n'auront donc eu de sens que dans cette succession d'instantanés à peine nommés. Puisque la réalité nous échappe, nous pouvons au moins, en compagnie de Raymonde April, accompagner le réel dans sa mouvance...